

Romeo Is Bleeding

Dominique Benjamin

Number 171, April 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59466ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Benjamin, D. (1994). Review of [*Romeo Is Bleeding*]. *Séquences*, (171), 40–41.

What's Eating Gilbert Grape

Décidément, on peut dire que j'ai les glandes lacrymales plutôt hypersensibles ces temps-ci. Les grands drames cinématographiques me plongent coup sur coup dans des paroxysmes émotifs que j'ai peine à voiler aux spectateurs voisins. C'est sans doute dû à la saison ... à cet hiver qui n'en finit plus de durer. Au point où je devrais peut-être suivre les conseils d'un bon ami à moi et me mettre à évaluer les films selon ce qu'il désigne comme étant «l'échelle Kleenex», **Umberto D.** s'étant hissé au haut de l'échelle avec une note parfaite, rien de moins qu'un 10 sur 10 !

Le dernier-né de Lasse Hallström, **What's Eating Gilbert Grape**, n'atteint évidemment pas la perfection ni l'effet thérapeutique de l'extraordinaire film de Vittorio de Sica, mais il a le mérite de s'en tirer honorablement avec une note de 8. On trouve en effet dans le film tous les ingrédients nécessaires à la fabrication d'un très bon mélodrame, genre qui puise fréquemment toute sa substance dramatique dans une suite de conflits entre les membres d'une même famille, souvent éclatée.

What's Eating Gilbert Grape ne fait pas exception à la règle et se présente avant tout comme l'investigation d'une famille pour le moins singulière, où chaque membre individuel porte en lui des germes de tension inter-familiales: la mère, si belle dans ses jeunes années, parvient maintenant difficilement à «déménager» ses 500 livres, s'est réfugiée dans un lamentable laisser-aller et refuse de bouger de son divan; Barnie, le jeune frère de Gilbert (extraordinaire Leonardo DiCaprio), souffre d'un handicap mental qui en fait la bête noire des autorités du village; Gilbert (atrocement fade Johnny Depp), support moral et financier de la famille, voit sa vie transformée par la passion qu'il éprouve pour la sulfureuse Becky, nouvellement arrivée au village. L'éclatement de la famille Grape est également caractérisé par l'étrange disparition de la figure paternelle qui, bien qu'elle soit absente physiquement, n'en demeure pas moins très présente à travers les photos et les discussions qui tournent inévitablement au vinaigre, d'autant plus que la jeune soeur de Gilbert semble obsédée par l'image du père disparu.

Une telle investigation de la cellule familiale n'est pas sans rappeler **Léolo** de Jean-Claude Lauzon. Chaque film utilise le personnage de la mère plus grande (et grosse) que nature, et débordante d'amour lorsque vient le temps de consoler les enfants. Si la quête d'amour s'opère à travers l'imaginaire dans **Léolo** («parce que je rêve, je ne le suis pas»), elle se manifeste cependant de façon bien réelle dans **What's Eating Gilbert Grape**, quoique chaque quête réponde à un même désir manifeste de fuir la morosité du quotidien. Sauf que là où Lauzon multipliait les prétentions narratives et formelles pour tenter d'épater la galerie, Hallström propose une évocation plus classique de la famille. Cette stratégie toute simple semble d'ailleurs lui attirer les faveurs du public. La progression linéaire du récit évite les entourloupettes narratives, bien que le réalisateur ne ménage pas les effets pour manipuler les émotions des spectateurs. Nous avons ainsi droit à une très agréable romance à

Johnny Depp et
Juliette Lewis
(en haut)
Leonardo
DiCaprio (en bas)



l'eau de rose entre Depp et Juliette Lewis, tandis que chaque apparition de Leonardo DiCaprio est un plaisir constamment renouvelé, le jeune acteur nous transportant allègrement du rire aux larmes avec une aisance étonnante. À cet égard, l'Oscar du meilleur acteur pour un rôle secondaire pourrait bien lui revenir entre les mains cette année.

Signalons finalement la collaboration de Sven Nykvist qui signe la photographie du film. Les images y sont belles sans plus, avec en prime quelques clichés du genre «coucher de soleil romantique» et «plan de nuages symbolisant le passage dans l'au-delà» (Hollywood oblige !). La scène où la maison des Grape devient la proie des flammes rappelle celle combien plus spectaculaire qu'on trouvait dans **Le Sacrifice** de Tarkovsky, film auquel avait également collaboré Nykvist. Le dernier film de Hallström n'ajoutera donc rien de nouveau à la désormais légendaire réputation de l'opérateur suédois. Mais il faut bien reconnaître que le cinéaste maîtrise admirablement l'art de faire vibrer les cordes sensibles des spectateurs. Bref, préparez vos mouchoirs...

Louis Goyette

WHAT'S EATING GILBERT GRAPE — Réal.: Lasse Hallstrom — Scén.: Peter Hedges — Phot.: Sven Nykvist — Mont.: Andrew Mondshein — Mus.: Alan Parker — Déc.: Bert Capra — Int.: Johnny Depp (Gilbert Grape), Leonardo DiCaprio (Arnie Grape), Juliette Lewis (Becky), Mary Steenburgen (Betty Carver), Darlene Cates (Momma), Laura Harrington (Amy Grape), Mary Kate Schellhardt (Ellen Grape), Kevin Tighe (Mr Carver) — Prod.: Meir Teper, Bertil Ohlsson, David Matalon — États-Unis — 1994 — 116 minutes — Dist.: Paramount.

Romeo Is Bleeding

Romeo Is bleeding est ce qu'il est arrivé de mieux au film noir depuis un bon moment. Dans cette sombre comédie aux accents surréalistes où rien ne se termine vraiment comme il était prévu, la menace est omniprésente, l'expectative l'emporte toujours sur l'exécution et les préliminaires remplacent souvent l'acte.

Jack Grimaldi est un petit flic de faible ampérage affecté au Programme de protection et de relocalisation de témoins en danger. Pour s'assurer un avenir confortable, il vend à l'occasion certains de ces témoins à un gangster notoire, pour

une somme rondelette. Jack est, de son propre aveu, «en amour avec un trou dans le sol». Entre le sexe et la mort, il mène une vie relativement facile, réussissant à s'impliquer très peu dans tout ce qu'il fait, que ce soit son travail régulier, les conséquences de ses transactions ou ses relations amoureuses. Avec l'arrivée de Mona Demarkov, incarnation flamboyante à la fois de la mort et du sexe, Jack est poussé à son corps défendant au coeur de l'action et doit passer de son rôle passif d'observateur à celui d'acteur.

moment où Don Falcone menace de s'en prendre à Natalie et Sheri. Lorsque Jack fait cadeau à Natalie d'un appareil-photo, il lui cède en même temps le rôle de simple observateur auquel il devra renoncer. Mais le rôle d'observateur exige nécessairement une certaine forme de distanciation.

À l'opposé d'un Quentin Tarantino, chez qui la violence sans fondement éclabousse les murs à intervalle régulier, le metteur en scène de **The Krays** et **Let Him Have It** la suggère souvent plus qu'il ne



Gary Oldman et
Lena Olin

Peter Medak sait admirablement doser les adroites variations de ton d'un scénario touffu qui passe sans crier gare de l'anodin au tragique, de la mélancolie au Grand-Guignol. Déjà que le Roméo du titre soit aussi le narrateur devrait nous rassurer sur son sort. Mais plus qu'un simple artifice de scénarisation ou un rappel des clichés du genre, la narration en voix off agit comme le lien nécessaire entre les différents états d'âme du film et cela même lorsque le narrateur a lui-même des ratés. Je soupçonne d'ailleurs que la brève intrusion de la scène de la voiture au début du film, au-delà du clin d'oeil, ait pour but de rassurer les amateurs de sensations fortes et de les faire patienter jusqu'à la fin.

Des femmes qui peuplent la vie de Jack, la plus importante est aussi la plus absente, la plus regrettée. Le souvenir de Natalie est lié deux fois au son d'une cloche au début et à la fin du film, lorsque Jack l'évoque au moyen de l'album de photos. On entendra une autre cloche, comme un glas, au milieu du film au

l'expose graphiquement. Le brillant scénario d'Hilary Henkin qui favorise l'ellipse s'intéresse davantage aux mécanismes de fonctionnement des personnages et des situations qu'à l'illustration détaillée de leurs conséquences. Le spectateur est mis dans la position de devoir suppléer à ce qui n'est pas vraiment montré et ne peut s'en prendre qu'à lui-même pour les horreurs qu'il voit (ou *croit* y voir). Ainsi, une scène d'amputation, comme celle que l'on peut voir dans **The Piano** de Jane Campion, est infiniment plus violente envers le spectateur puisqu'elle a pour objet d'encager le désir.

Dans **Romeo Is Bleeding**, le climat relève souvent de la bande dessinée. Ici, les membres ne sont que des parties interchangeables.

Gary Oldman est comme toujours excellent dans le rôle peu sympathique du pauvre flic littéralement «vampirisé» par la fabuleuse Lena Olin. Cette dernière crée un personnage absolument unique : c'est la séduction léthale, le pouvoir animal,

imprévisible, une dominatrice incroyable au rire maniaque. Olin, l'une des rares comédiennes, qui allie avec autant de brio intelligence et sexualité, incarne ici la menace la plus perverse. Cette Mona Demarkov se livre au meurtre comme d'autres se livrent à l'amour et son sourire si particulier suggère un abandon total qui annonce le pire.

Dominique Benjamin

ROMEO IS BLEEDING — Réal.: Peter Medak — Scén.: Hilary Henkin — Phot.: Dariusz Wolsky — Mont.: Walter Murch — Mus.: Mark Isham — Son: Michael McCormick — Déc.: Stuart Wurtzel — Cost.: Aude Bronson-Howard — Int.: Gary Oldman (Jack Grimaldi), Lena Olin (Mona Demarkov), Annabelle Sciorra (Natalie), Juliette Lewis (Sheri), Will Patton (Martie), Michael Wincott (Sal), Roy Scheider (Don Falcone), David Proval (Scully), Larry Joshua (Joey), Dennis Farina (Gazzara) — Prod.: Paul Webster, Hilary Henkin — États-Unis — 1993 — 107 minutes — Dist.: Cineplex Odéon.

Très brève histoire de meurtre, de sentiment et d'un autre commandement

Montréal traverse présentement une zone de bon cinéma, européen faut-il préciser. Nous avons enfin droit à un répertoire de l'habituelle salade américaine. Une partie de ce beau climat cinématographique est due à l'initiative du distributeur Louis Dussault et à ses *30 jours du cinéma européen*. Il est à souhaiter qu'un tel événement fasse des petits. Le cinéma d'auteur en a grandement besoin et le public aussi.

L'un des films présentés lors de ce pseudo-festival aurait normalement peu de chance de faire sa niche sur les écrans montréalais: **Triste et brève histoire de meurtre, de sentiment et d'un autre commandement**. Long métrage polonais filmé en 16 mm, présenté avec des sous-titres français et accompagné d'une musique des plus originales, ce film possède l'étiquette Festival bien en vue.

Il s'agit d'une comédie douce-amère sur l'air du temps en ex-pays socialiste, sur une société autrefois dite de l'Est qui commence à ressembler de plus en plus à la nôtre. La langue, l'architecture et les vêtements diffèrent, mais on vit les mêmesangoisses, les mêmes problèmes et espoirs